



THOMAS MONTANUS ET LA PESTE A BRUGES EN L'AN DE GRACE 1666

José Van Laere

Thomas Van den Berghe, au nom latinisé, comme il était de règle à l'époque, en "Montanus", est né à Dixmude le 7 juin 1617. Son père, prénommé Robert était médecin et fut l'auteur d'un traité de diététique intitulé "Salubris Victus Ratio". Après avoir terminé ses humanités à Bruxelles, Thomas étudia la philosophie et la médecine à l'université de Louvain. Il fut proclamé licencié en médecine en 1639, alors qu'il était âgé de 22 ans à peine. Après avoir voyagé en Italie et en Allemagne et y avoir visité plusieurs universités importantes, il s'établit d'abord à Gand, où il ne fit qu'un bref séjour, pour se fixer ensuite définitivement à Bruges, où il fut bientôt promu médecin de la ville. Il avait auparavant fait office de directeur administratif et de médecin-chef de l'hôpital royal fondé à Bergues St Winnoc à l'occasion de l'irruption des armées françaises dans nos provinces qui se trouvaient sous domination espagnole. Il eut là l'occasion de soigner quelques cas de peste et d'acquérir en ce domaine une expérience qui lui serait hautement profitable lorsqu'il serait amené à combattre ce fléau à Bruges en 1666. Il fut en 1662 le promoteur du collège des médecins brugeois et devint en 1665 le premier président de l'association médicale St Luc dont l'activité se perpétua sans interruption jusqu'en 1815, date à laquelle elle fusionna avec la société chirurgicale des Saints Côme et Damien. Thomas Montanus participa aux activités de l'école d'anatomie de Bruges et fut chargé de l'enregistrement et du contrôle des capacités professionnelles des sages-femmes brugeoises. Il mourut à Bruges le 8 avril 1685.

Son oeuvre principale parut à Bruges en 1669 sous le titre "Qualitas Loimodea sive Pestis Brugana anni MDCLXVI".

Afin de se faire une idée exacte de l'importance de ce traité, il

importe de comparer, fût-ce à grands traits, les notions du 17^e siècle en la matière à nos connaissances actuelles.

Ce n'est qu'en 1925 que le cycle pathogénique de la peste fut entièrement élucidé. Le chercheur suisse Yersin identifia en 1894 le germe causal de la maladie, un coccobacille qui porte son nom et appartient au groupe des pasteurellas. Il put également établir que la même bactérie provoque la maladie chez le rat. A un certain Simond revient le mérite d'avoir reconnu que la puce est l'agent qui transmet le germe du rat à l'homme. La période d'incubation varie de deux à trois jours. Les symptômes de la maladie sont dus à des substances vénéneuses ou toxines sécrétées par les bacilles. Au point de vue symptomatique on distingue la forme septicémique, la forme pneumonique et la forme bubonique. La forme septicémique peut s'installer d'emblée ou se développer comme complication de la forme bubonique ou pneumonique; son évolution est rapidement fatale et s'accompagne parfois d'épanchements sanguins diffusément répartis sous la peau et les muqueuses et qui justifient l'épithète de "peste noire". Dans la forme pneumonique, transmise par les germes contenus dans la salive, ce sont les troubles respiratoires qui sont à l'avant-plan du tableau symptomatique. La forme bubonique se caractérise par la tuméfaction des masses ganglionnaires, le plus souvent dans les aines et les aisselles. Le diagnostic de l'affection est aisé en cas d'épidémie; les cas sporadiques se reconnaissent à la présence du bacille de Yersin dans les bubons, le sang ou la salive. Le pronostic est fatal dans la quasi totalité des cas de peste pneumonique et septicémique. Il est un peu moins terrible dans la forme bubonique, surtout lorsque les bubons mûrissent rapidement et viennent à se rompre précocément; en pareil cas la mortalité oscille de 40 à 60 %. Le traitement repose sur l'emploi d'antibiotiques (cyclines).

Quoique les notions approfondies concernant la peste ne soient vieilles que de cent ans à peine, cette affection est connue depuis la plus haute antiquité comme un des pires fléaux qui aient jamais frappé l'humanité. Il faut remarquer toutefois que les anciens qualifiaient uniformément de peste des affections contagieuses de natures très diverses. A preuve la fameuse peste d'Athènes qui, d'après certaines

recherches récentes, aurait été en fait une leptospirose. Il ne fait cependant pas de doute que la fameuse peste noire qui frappa notre continent au 14^e siècle méritait bien son nom. Elle eut son point de départ en 1347 à Caffa, sur les rives de la Mer Noire, où elle frappa les habitants d'un comptoir génois assailli par les Tartares, dans les rangs desquels la peste s'était déclarée. En l'espace de quelques cinq années la maladie réduisit de moitié la population européenne estimée aux environs de 25 à 30 millions d'individus. Elle justifie à elle seule le nom de siècle de malheur dont l'histoire a stigmatisé cette époque. L'on peut dire, sans crainte d'exagération, que la peste de Caffa a précipité la fin du moyen-âge dans une atmosphère d'apocalypse. Elle ne rétrocéda qu'à l'aube du siècle suivant. Depuis lors la bête immonde, comme l'ont appelée divers auteurs, a bien des fois relevé la tête mais les épidémies n'ont plus jamais présenté la même violence. Pas plus tard qu'en 1920 on constata à Paris un petit foyer heureusement rapidement maîtrisé et nous avons tous présents à l'esprit les cas qui se sont déclarés en Inde en 1994. L'importance de la peste de 1666 à Bruges se justifie par le fait qu'elle frappa quelques 250 foyers, entraînant la mort de la grosse majorité de leurs habitants.

Le travail de Thomas Montanus peut être considéré comme une oeuvre de référence, véritable somme des connaissances, à l'époque de l'auteur, en matière de peste. Il est divisé en quatre livres. Le premier traite successivement de l'essence de la peste, de ses formes, origines, présages, signes pronostiques favorables et défavorables ainsi que des tumeurs de nature pesteuse. Le second livre a trait essentiellement à la prophylaxie de l'affection. Le troisième livre se rapporte à son traitement. Le quatrième et dernier livre est consacré aux bubons, anthraxs et exanthèmes; il est précédé de considérations diététiques et suivi d'un exposé sur l'entretien des locaux d'habitation et sur le diagnostic post mortem.

Il appert de la lecture de ces quatre livres que les notions de nos prédécesseurs du 17^e siècle en matière de peste ne se sont guère modifiées depuis l'époque médiévale. On y trouve, à côté d'éléments positifs, que ne saurait désavouer la médecine actuelle, un méli-mélo hétérogène de développements scolastiques issus de la théorie hippo-

cratico-galénique, entrelardé de données diverses nées d'une vision à la fois superstitieuse, cosmogénique et alchimiste du monde.

La description de la peste bubonique compliquée de septicémie, telle qu'elle apparaît au septième chapitre du premier livre, témoigne de la finesse de l'esprit d'observation de notre auteur brugeois : "Lorsque le venin pesteux attaque le coeur... l'individu devient paresseux, las, somnolent, oppressé et épuisé. La langue est sèche et saburrale. Au cours de l'évolution du mal le patient se met à tituber. Il perd l'appétit... et devient nauséeux. La masse sanguine s'échauffe... La fièvre apparaît, suivie d'angoisse, d'inquiétude, de lipothymies, de syncopes, de céphalées. Une transpiration abondante et malodorante se généralise à tout l'organisme. Il n'est pas rare que le patient se mette à déraisonner, à tomber dans un sommeil lourd ou à délirer. La peau est parsemée de taches pareilles à celles que provoquent les piqûres de puces ou même parfois plus grandes... de couleur parfois brune, foncée, parfois noire. En même temps apparaissent des tuméfactions dans le cou, les aisselles et les aines. Certains malades s'écroulent et passent de vie à trépas sans aucun signe prémonitoire. Plus la maladie se développe et empire... plus le pouls des patients devient irrégulier, faible, pratiquement imperceptible. L'urine ... s'épaissit et prend une teinte rouge-jaune".

Quoique le rat ne soit jamais cité nommément comme agent vecteur de la peste, l'auteur mentionne "que non seulement l'homme mais certains animaux peuvent être frappés par la peste".

Nous appelons toxines ce que Montanus désigne sous le vocable de venin pesteux. Il distingue la pestilence (terme par lequel il entend vraisemblablement la constitution, la prédisposition à la maladie) et la peste au sens strict du mot, qui se distingue par la présence du poison infectieux.

Bien que la peste pneumonique ne soit décrite, ni même mentionnée, nulle part, Montanus fait probablement allusion à une infection par la salive lorsqu'il écrit : "C'est pourquoi je ne qualifie une maladie ou une fièvre quelconque de pesteuse ou épidémique que si

elle se propage par quelque inexplicable émanation pesteuse et contagieuse ou épidémique qui peut se transmettre d'un organisme à l'autre". Plus loin, il affirme clairement que la peau et les organes respiratoires peuvent servir de porte d'entrée à l'infection : "Alors même que cette propriété infectieuse se fraie un chemin vers les esprits vitaux au travers des pores de l'organisme ou par la voie de la respiration, elle s'attaque clairement à l'harmonie du coeur". Enfin, au chapitre des moyens sudorifiques, il écrit "qu'il est évident que la peste provoquée par l'inspiration nécessite et tolère un traitement différent de celle qui est la conséquence d'une putréfaction interne ou d'un pourrissement substantiel des humeurs internes".

C'est avec raison que Montanus déclare "que la peste est plus nocive en hiver qu'en été". Nous savons en effet que les formes pneumonique et septicémiques prédominent au cours de la saison froide. Il est également exact que "l'apparition précoce des bubons fait présager une évolution plus favorable et de durée plus brève".

L'on peut se demander si Montanus soupçonnait déjà en quelque sorte l'existence d'une résistance immunitaire lorsqu'il prétendait "que ceux qui sont atteints de la peste et réchappent à la mort ne sont pas facilement infectés au cours de la même année, s'il faut en croire certains auteurs".

Notre héros souligne l'intérêt de la prophylaxie au premier chapitre du second livre : "La prévention l'emporte en importance sur la guérison de même que la santé sur la maladie car il est scientifiquement plus important de prévoir et de prévenir l'affection que de la guérir".

Montanus fait preuve d'un grand bon sens lorsqu'il insiste sur l'importance d'un nettoyage fréquent des égouts et des canaux, des marchés aux poissons et aux légumes et celle de l'enlèvement des déchets de boucherie, de l'entretien des places publiques et des toilettes, de l'enfouissement des dépouilles humaines et des cadavres d'animaux, etc..

Il garde le juste milieu lorsqu'il prône la sobriété dans l'absorption de nourriture et de boisson, l'alternance de sommeil et de veille, la modération dans les exercices physiques et l'activité sexuelle car, dit-il, "la pratique sexuelle fréquente est épuisante pour les forces de l'homme".

Il a parfaitement raison lorsqu'il proclame "que le feu purifie l'air, disperse les miasmes et chasse le venin". Il conseille l'usage de diverses espèces de bois, d'herbes médicinales, de lessive, de sel, de poudre de pyrite et de chaux vive. Plus loin, à la fin du quatrième livre, lorsqu'il est question du nettoyage des maisons et de l'équipement ménager, il affirme à juste titre "que tout ce qui supporte le feu est ce qu'il y a de mieux pour purifier l'air ... et disperser... la semence vénéneuse".

Montanus recommande au lecteur "de ne donner asile ni aux humains ni aux marchandises provenant de régions infectées. Les personnes infectées doivent porter un signe distinctif". Il en va de même pour les personnes soignantes qui auront comme marque spécifique "un bâton rouge, long de quatre ou, mieux encore, de sept pieds". C'est ce qui valait aux médecins qui soignaient les pestiférés le surnom de "maîtres rouges".

Au dixième chapitre du second livre Montanus enseigne comment purifier l'air souillé. Il insiste sur le fait qu'il importe d'empêcher les eaux stagnantes d'irradier des vapeurs putrides et d'enterrer les cadavres suffisamment profondément et à distance des églises. Lors de la discussion de ce dernier point il est peut-être fait allusion à ce qui devait devenir, quatre siècles plus tard, la théorie microbienne : "Les souillures qui émanent des cadavres ne se contentent pas d'infecter l'atmosphère mais provoquent une pourriture d'où peuvent naître plusieurs générations d'insectes susceptibles de véhiculer le venin pestueux (ce qui explique pourquoi certains auteurs attribuent la peste à de minuscules animaux) et d'infecter la terre et les eaux, ce qui propage inévitablement la peste". Pareil langage évoque irrésistiblement les "seminaria" ou substances séminales qu'un siècle avant Montanus l'italien Fracastor (1483-1533) incriminait comme agent

causal de la syphilis.

Au chapitre du traitement de la peste, Montanus rompt une lance au profit d'une médication individuellement personnalisée dès lors qu'il attaque les médecins qui prescrivent des médicaments violents à doses élevées "sans tenir compte des habitudes, du tempérament, de la constitution ni de l'âge". Un peu plus loin, notre auteur formule de louables considérations à propos du danger de la routine, de l'esprit grégaire et du misonéisme qui animent trop de médecins : "Ils traitent tous les cas de la même manière. Ceux qui ont quelques connaissances n'osent prescrire à leurs patients une médication inhabituelle de peur de heurter l'opinion publique et de se faire mal noter par elle et les médecins ignares prennent bien garde de s'écarter des sentiers battus car ils ignorent le doute".

L'importance des vaisseaux et des ganglions lymphatiques dans la genèse des bubons apparaît vraisemblablement là où Montanus écrit que le venin pesteux est diffusé dans tout l'organisme "non pas nécessairement par les veines ou les artères... mais encore... au travers des pores et de canaux que l'on ignorait antérieurement et qui ont été découverts par Bilsius, le premier des anatomistes belges, sinon européens". Je n'ai trouvé nulle trace de ce nommé Bilsius mais il me paraît probable que les canaux dont il vient d'être question appartiennent au système lymphatique qui fut d'ailleurs décrit par des contemporains de Montanus, tels qu'Aselli (1581-1626) et Pecquet (1622-1674).

Les exanthèmes pesteux font l'objet du deuxième chapitre du quatrième livre. Ils consistent en taches cutanéomuqueuses de dimensions restreintes, arrondies, sans tuméfaction ni démangeaison ni douleur ni inflammation ni suppuration. Ces taches sont de coloration foncée et "sont l'expression de l'infection du sang par le venin pesteux". Montanus nous donne ainsi une bonne description de la peste dite noire ou forme septicémique avec diffusion de foyers hémorragiques sous la peau et les muqueuses.

Il souligne également à juste titre le danger des exanthèmes car,

dit-il, "il en est qui, lors de l'apparition des exanthèmes, perdent tout espoir et abandonnent les malades".

Jusqu'à présent nous avons mis l'accent sur les points de l'exposé de Montanus que nous appelons positifs parcequ'ils sont en accord avec les données actuelles des sciences médicales. Il importe maintenant de considérer le revers de la médaille.

Aux yeux de notre auteur l'essence de la peste demeure mystérieuse et est de nature probablement astrale ou divine. Il ressort de l'étude du texte de Thomas Montanus que ce dernier croyait à la génération spontanée ou abiogénèse, au même titre d'ailleurs que tous ses contemporains. En fait cette théorie fit florès jusqu'en plein 19e siècle et il fallut le génie d'un Louis Pasteur pour en démontrer définitivement l'inanité sur la base d'expériences demeurées célèbres par leur géniale simplicité. Montanus affirme que la peste "puise son origine vénéneuse et contagieuse dans une pūtréfaction spéciale. Puisque de nouveaux poisons et des êtres vivants nouveaux naissent quotidiennement de la matière putride, ceci n'implique-t-il pas qu'un poison contagieux puisse être exhalé par une putréfaction particulière ?". Et, plus loin, (chapitre troisième du deuxième livre) : "de la putréfaction de l'air naissent d'innombrables mouches, puces, papillons, araignées, sauterelles et toutes sortes d'insectes et d'animalcules repoussants".

Montanus distingue les fièvres pesteuses de la peste proprement dite sans toutefois citer clairement les critères permettant de distinguer ces deux entités morbides.

Il déclare, suivant Nicepharus et Evagrius "que certains patients ont contracté la peste rien qu'en regardant des personnes ou des habitations infectées. D'où le nom de peste dite basilique, ainsi nommée parce-qu'elle peut empoisonner l'homme au même titre que le basilic est capable de tuer un individu rien qu'en le fixant du regard".

Montanus accorde une grande importance aux symptômes prémonitoires de la peste qui nous sont accordés par la Bonté Divine

pour nous permettre de nous préparer au fléau et de nous amender. "Les comètes apparues dans le ciel le 15 décembre 1664, au début de janvier 1665 et... et le 15 avril de la même année n'ont-elles pas été annonciatrices de peste et de guerre et ne nous ont-elles pas incités à la contrition ? En vérité, les comètes, les torches enflammées, les glaives, les dragons crachant le feu, les étincelles, les cadavres poussés par les nuées, les bruits terrifiants, les lamentations et les cantilènes s'élevant des cimetières et les pluies de sang sont autant de présages de la peste que nous envoie la Miséricorde Divine". Il en va de même des perturbations de l'orbite des corps célestes, des changements brutaux des conditions climatiques, de l'accumulation d'animaux repoussants (crapauds, araignées), des aboiements bruyants et des lugubres ululements.

Il n'était évidemment pas question d'examens de laboratoire au 17^e siècle. Dès lors, les méthodes utilisées par Montanus pour établir un pronostic en cas de peste méritent d'être mentionnées ici et portent à réflexion ! On jette un peu de lait de nourrice dans l'urine de pestiféré : "si le lait se dépose immédiatement au fond du récipient, le pronostic est fatal endéans six à sept jours; si le dépôt s'effectue lentement, le patient guérit". Montanus relate également, quoiqu'avec prudence, certaines pratiques bizarres, sans communiquer son avis personnel en la matière." Certains enduisent leurs semelles de lard rance; si ce lard vient à être léché par un animal domestique quelconque, ils sont convaincus d'être immunisés contre la peste... D'autres... mettent un saphir d'un bleu limpide... pendant un quart d'heure au contact avec la partie douloureuse ... si la zone de contact pâlit en moins d'une heure, l'individu échappe à la peste".

Lorsque Montanus traite des médicaments à usage interne il ne se contente pas de mentionner les nombreuses herbes médicinales ou simples et, suivant en cela le célèbre Paracelse, qu'il cite à diverses reprises, certaines substances chimiques mais il témoigne également d'une foi aveugle dans l'activité de prétendues panacées telles que la thériaque (remède miracle constitué d'une cinquantaine d'ingrédients d'origine minérale, végétale et animale dont seuls les dérivés opiacés sont doués de quelque valeur thérapeutique) et le bézoard (pierre calcaire qui se dépose à la partie déclive de l'estomac de certains

animaux).

Au huitième chapitre du second livre Montanus s'affiche comme un partisan décidé et un défenseur convaincu de l'usage des amulettes." Les amulettes ou talismans sont des remèdes externes ou internes qui n'ont aucune propriété médicamenteuse mais dont on dit qu'ils sont actifs en vertu d'une propriété miraculeuse et incompréhensible. J'ai connu de nombreux individus qui demeuraient impavides dans des conditions indubitablement périlleuses grâce à la présence d'amulettes qui leur ont permis d'échapper à la maladie". Ainsi donc, Montanus souscrit en toute naïveté à une attitude mentale généralisée à l'époque et qui a d'ailleurs laissé des traces dans l'opinion de maint contemporain. Par moments cependant le bon sens se rebelle, fût-ce brièvement, chez notre auteur brugeois lorsqu'il écrit : "Est-ce leur confiance ou la présence même de l'amulette qui les a sauvés ? Je n'oserais prendre parti pour l'une de ces hypothèses". Suit alors la description de toute une série d'amulettes, substances chimiques (arsenic, mercure), plantes (racines diverses), pierres semi-précieuses (agate, crapaudine, saphir).

D'après Montanus les antidotes sont des substances qui ne sont pas des contrepoisons spécifiques s'attaquant au venin pesteux mais qui sont néanmoins fort utiles parcequ'elles soutiennent le coeur, égagent l'humeur et stimulent les esprits vitaux. La première place parmi ces antidotes revient à la corne de rhinocéros (fort estimée actuellement en Orient comme aphrodisiaque) suivie de la licorne, du bézoard, de la ramure de cerf, de l'os cardiaque et des larmes de ce dernier animal, du corail, d'un grand nombre de pierres et de gemmes et d'une quantité d'herbes et de corps chimiques. Le passage suivant démontre que nos ancêtres ne reculaient devant aucune médication, si dégoûtante fût-elle, lorsqu'il s'agissait de combattre la peste. "On raconte que tel qui soignait les pestiférés n'était jamais infecté parcequ'il buvait de l'urine"

Le quatorzième chapitre traite de la rétention et de l'excrétion. Nous y trouvons l'affirmation suivante qu'il me paraît difficile d'approuver, voir même de comprendre. "Celui qui est porteur d'abcès ouverts veillera à ce qu'ils ne se referment point... et ceux qui n'en

présentent pas... permettront qu'on en provoque car il n'est guère de meilleur moyen de prévenir la peste... Les vésicatoires ne sont pas à dédaigner... parcequ'ils contribuent à éliminer les humeurs... putrides".

Le dernier chapitre du deuxième livre décrit la manière dont le médecin peut se protéger quand il soigne les pestiférés. Il comporte diverse prescriptions de fumigations. C'est ce qui explique que la tenue vestimentaire extravagante censée protéger les médecins de la peste au moyen-âge — avec le masque en forme de bec, rempli d'aromates — était encore de mise au 17e siècle. Montanus croyait également que le camphre et le tabac avaient une action protectrice.

Les saignées, clystères et purges sont des traitements en honneur chez Montanus autant que chez Molière. Notre héros spécifie cependant que la saignée est surtout indiquée en cas de pléthore et qu'en l'absence de cette dernière il y a lieu de recourir de préférence aux sangsues, aux scarifications et aux vésicatoires, la ponction veineuse n'ayant pour but que de favoriser l'influence bénéfique du contrepoison, seul capable de combattre le venin pesteux, en supprimant l'obstacle que constitue la pléthore sanguine. La confiance de Montanus dans la saignée est prouvée par le fait qu'il eut recours à cette méthode de traitement quand il fut lui-même atteint par l'infection. Il nous raconte dans son troisième livre : "Je prescrivis, lorsque je fus moi-même atteint de la peste, de m'inciser la veine à deux reprises en 24 heures et de laisser écouler à chaque fois six onces de sang. Je pus, dès lors, faire entailler le bubon au sixième jour et me rendre à l'église en excellent état pour rendre grâces à Dieu".

Les remarques faites plus haut au sujet des antidotes s'appliquent également aux chapitres où Montanus traite des contrepoisons spécifiques ou soi-disant produits alexipharmaceutiques. Il suffira de citer ici la foi pour le moins incompréhensible, pour ne pas dire révoltante, que Montanus avait dans la force curative "d'une bonne gorgée de vieille urine d'un homme sain" et du sang menstruel "qui, partageant les vertus du bézoard, est actif contre la peste "après avoir été séché et calciné pour en faire un sel".

D'après Montanus, Paracelse affirme dans son premier traité que la grenouille, le crapaud, l'anguille, la murène, le moineau, le coq, le paon, la corneille et le corbeau attirent et expulsent le venin pesteux du corps humain.

Montanus défend dans son quatrième livre, une théorie assez curieuse à propos de la localisation des bubons : "Le bubon se forme dans le cou si le cerveau est atteint, dans l'aisselle si l'infection frappe le coeur et dans l'aîne en cas de lésion hépatique."

Arrêtons-nous, pour terminer, au chapitre du traitement des bubons pesteux pour souligner la confiance que mettaient Montanus et van Helmont — qu'il cite à cette occasion — dans la valeur thérapeutique de l'application d'animaux vivants ou morts sur le bubon, à des fins vésicatoires. Se référant à Paracelse et à van Helmont, notre auteur brugeois écrit : "Des crapauds desséchés, à la tête percée, déposés sur les bubons... aspirent le venin avec une telle force... qu'ils se gonflent au point d'être prêts à éclater". Et, plus loin : "Pose, en toute confiance, l'anus déplumé — préalablement enduit de sel pour le faire béer et davantage ressortir — d'une grande poule pondeuse sur le bubon incisé de nombreuses scarifications, jusqu'à ce que l'animal meurre; tiens-lui le bec bien fermé pendant un certain temps pour attirer le venin avec intensité et emploie autant de volatiles que tu le jugeras nécessaire". La chaleur animale de ces volailles assure un réchauffement et une relaxation de la partie atteinte, une émission de venin et le rétablissement des forces ainsi qu'un allègement de la douleur. Les déjections putrides d'un pigeon, l'huile d'araignée, les grenouilles vertes vivantes, les huîtres fraîches agissent de la même manière. L'on peut utiliser dans le même but l'émeraude et le saphir, aux dires de van Helmont, ainsi que la grenade et l'ambre rouge en applications externes sur les tempes, les poignets, les chevilles et la moitié gauche de la poitrine.

Pour conclure, on peut affirmer que Thomas Montanus a bien mérité l'hommage reconnaissant de la postérité pour le dévouement avec lequel il est venu en aide à ses contemporains dans des circonstances particulièrement pénibles et pour l'ouvrage exhaustif qu'il nous

a légué, véritable somme des connaissances du 17^e siècle en matière de peste. Il est vrai que le travail de notre auteur brugeois prouve qu'en dépit de tous les progrès accumulés par la Renaissance en matière d'anatomie, la médecine de Montanus était aussi inefficace que celle d'Hippocrate et de Galien et qu'il faudra attendre la naissance, au 19^e siècle, de la médecine expérimentale, que nous devons au génie d'un François Magendie et surtout d'un Claude Bernard, pour sortir la médecine de son impuissance millénaire. But that's another story !

